

Creuse-Citron

Journal de la Creuse libertaire - N° 20 mai-juillet 2009 - prix libre

MOBILISATION GÉNÉRALE



C'EST LA CRIIIIIISE !!!

Tous en colère
Cheu nous aussi p. 2
Ronlottiers en mire p. 3
Coup de gueule
Un plan de put' p. 4

Capitalisme
à la poubelle
Le cauchemar climatisé p. 5
La digne rage p. 6
Un jour de grève p. 7

Mauvaises
fréquentations
Un simple cueilleur p. 8-9
Mémoire aux
poings
Adrienne Montegudet p. 10

À l'affût
À bâtons rompus p. 11
Mauvaises
lectures, Revue de
crise, Rendez-
vous pp. 14-15-16

2 - Tous en colère

C'est arrivé près de chez vous

Le mécontentement s'amplifie, la France gronde, le popolo est dans la rue, deux millions et demi le 29 janvier, un peu plus le 19 mars ! Tous les deux mois ? Attention, il y aura les vacances d'été...

IL EST VRAI que nous n'avions pas vu une telle mobilisation depuis longtemps. La cote de l'apprenti Napoléon n'a jamais été aussi basse, en chute libre nous disent les médias qui s'y connaissent, oui, mais pourquoi avait-elle été aussi haute ? Les électeurs enfin ont compris la blague : travailler plus pour gagner... Le chômage augmente de façon vertigineuse, les salaires au mieux stagnent, le pouvoir d'achat, lui, s'effondre. L'État offre des aides pour pallier la pauvreté, des aides à qui ? aux banques... Ah bon, ça ne rassure personne ! Y'en a marre, trop de raisons d'être en colère, de faire du bruit, de le faire savoir, oui mais des raisons économiques, vous êtes sûr qu'il n'y en a pas d'autres dans ce bilan provisoire des deux ans de l'agité !

Dans notre beau pays des droits de l'homme, des types en uniformes, casqués, armés, tôt le matin, défoncent une porte, se saisissent des personnes et les emmènent dans des cars. Cela se fait tellement gentiment que certains préfèrent sauter par les fenêtres et mourir plutôt que d'être pris. Les mêmes troupes vont à la sortie des écoles, voire dans les classes, s'emparer d'enfants, direction les cars, adultes et enfants vont dans des camps en attente d'une destination ultérieure. Des rafles... voilà qui nous ramène à une période de notre histoire où notre pays ne faisait plus référence aux droits de l'homme.

Ce pourrait être une vision paranoïaque, si un ministre, ex socialiste, n'était venu dans les médias expliquer que la délation devenait dans certains cas un acte patriotique ; Pierre Laval n'est pas loin... aider ou cacher un sans-papier est condamnable devant la loi, les passagers qui, dans un avion, s'opposent à une expulsion sont arbitrairement interdits de vol sur Air France.

Dans le même temps et le même pays, des réfugiés politiques italiens, Cesare Battisti, entre autres, à qui Mitterrand avait reconnu le droit d'asile, sont recherchés, arrêtés, et risquent d'être renvoyés dans l'Italie ô combien démocratique de Berlusconi, alors qu'ils vivaient et étaient intégrés dans la société française depuis plus de vingt ans.

Tout cela ne concerne que des étrangers, nous n'avons pas grand-chose à y voir. Est-ce si sûr ?

Fin 2008, J.-M. Rouillan, ancien membre d'Action directe, après vingt-et-un ans de prison dans des conditions particulièrement dures, est libéré en conditionnelle, il déclare à la presse qu'il ne regrette pas sa vie passée, il est immédiatement réincarcéré : qui savait qu'un détenu ayant effectué son temps doit en plus regretter... Il est toujours derrière les barreaux ; la loi aurait changé à l'insu de notre plein gré !

La France est régulièrement montrée du doigt par la Commission européenne des droits de l'homme et par Amnesty International pour ses conditions déplorables de détention : 62 000 détenus pour 30 000 places, on estime à 30 % le nombre de malades mentaux emprisonnés qui n'auraient rien à faire dans ces établissements et devraient être soignés, mais la psychiatrie n'a plus d'argent ! En 2008 et début 2009, pratiquement un suicide par jour dans les prisons de France, dont un bon nombre de détenus en préventive, non encore jugés ni condamnés. La peine de mort n'existe plus depuis 1981, mais il n'y a jamais eu autant de mortalité chez les délinquants ou supposés tels. Des prisonniers de Fleury-Mérogis ont filmé clandestinement leurs conditions de vie, effarant. Il n'est pas précisé, lors des jugements, qu'outre la privation de liberté, on est également condamné à la promiscuité, la surpopulation, l'insalubrité, le racket, la loi de la jungle, le viol pour certains, et parfois la mort.

La réponse gouvernementale à ceci est simple, la construction de plus de places, de bâtiments supplémentaires en faisant appel au privé, Bouygues est déjà sur les rangs, attention il faudra remplir, rentabilité oblige ; soyez innocents à 200 %, le recrutement commence.

Le collège de Marciac en novembre 2008 est investi pendant les cours par la police, sous prétexte d'info anti-drogues, avec chiens policiers, fouilles au corps et dans les cartables, même chose à Arthez-de-Béarn début février 2009, cette fois à la descente des cars scolaires le lundi matin. L'ennemi : le jeune, le pré-adolescent, il est même prévu de les débusquer [par psychologues interposés] dans les maternelles et les crèches.

La ministre de l'Intérieur vient de nous promettre, pour notre sécurité, de passer de 20 000 à 60 000 caméras de surveillance, nous allons être bien protégés, mais de quoi ? Se promener la nuit en ville devient suspect, les contrôles d'identité, les fouilles au corps et du véhicule à l'aide de chiens se multiplient. Le soir on regarde la télé, c'est tout.



Yourtes et roulottes à Bussière-Boffy (87)

Un comique a jeté un œuf au président : condamnation, un autre, sur son passage, a brandi une pancarte : « *Casse-toi pauvre con* » (ses propres termes), il risque la prison.

Les libertés s'envolent, regardez-les passer ! Ce n'est pas une migration, il n'est pas sûr qu'elles reviennent.

On se rapproche. Tarnac, 11 novembre 2008 : une horde casquée et masquée encercle le village, s'ensuivent les arrestations que l'on sait, devant les caméras invitées pour l'occasion, cinq personnes sont emprisonnées pour terrorisme, aujourd'hui, Julien Coupat est toujours enfermé ; sans la moindre preuve !

Limoges le 22 janvier 2009, dans un bar, parce qu'ils recherchent un sans-papier, les policiers s'invitent, menacent ceux qui posent des questions, les fouillent violemment, gazent le local, referment les portes et s'en vont. Limoges toujours, mai 2008, Kevin, 19 ans, manifeste devant la préfecture contre la suppression de postes d'enseignants. Après une charge violente de la police, il est jeté au sol puis interpellé, inculpé de violences envers les forces de l'ordre, il risque trois mois de prison, le procès doit se dérouler le 26 février, mais nous sommes en avril...

Les libertés à l'abandon, partout, mais aussi près, très près de chez nous.

Il est important de protester dans la rue, contre la vie chère, contre la chute du pouvoir d'achat, contre le chômage, les licenciements, en un mot contre la misère, mais pour autant ne mettons pas la tête dans le sable : cachées par les effets désastreux de l'économie libérale, les destructions systématiques des libertés collectives et individuelles se multiplient, presque dans l'indifférence, car la lutte contre la misère et la faim semble prioritaire. Si la crise s'estompe doucement dans quelques années, les libertés disparues ne reviendront pas d'elles-mêmes, elles avaient été conquises par la lutte, et ne reviendront (ou ne seront conservées) que de la même manière.

Tout ce qui est décrit plus haut est arrivé près de chez vous ; refusez l'indifférence, protestez, avant que l'on vienne frapper à votre porte.

« *On ne naît pas libre, on le devient.* »

PHILIPPE

C'EST UNE VÉRITABLE SITUATION DE CRISE que vivaient depuis quelques mois des familles installées sur leur propre terrain dans des habitations légères, en l'occurrence yourtes et roulottes. Situé à un kilomètre du petit village de Bussière-Boffy – 350 âmes environ –, l'endroit pourrait paraître idyllique mais c'était sans compter la guerre déclarée en 2008 par le nouveau maire pour chasser ces familles ; il avait même employé les termes de « nettoyage de marginaux »... Nous avons rencontré Alex et Sara, un des couples vivant en yourte avec leur bébé. Certains sont arrivés là il y a une quinzaine d'années. « *Nous avons créé une vie de village solidaire dont le ciment est les enfants.* » En effet quinze familles avec 26 enfants vivaient en harmonie avec l'ancienne municipalité. Les habitants du Petit Pic et du Grand Pic apportaient au village une vie associative et culturelle riche, des auto-entreprises diverses. Alex et Sara vivent en autonomie complète. Ils ont mis en place un bassin de lagunage, des toilettes sèches, une éolienne, une source à proximité, un potager. Ils travaillent la terre qu'ils respectent par leur choix de vie. Les habitants des yourtes souhaitaient un raccordement qui leur a été tout bonnement refusé parce que le maire a fait approuver une carte communale excluant leurs terrains, malgré les recommandations du commissaire-enquêteur chargé de l'enquête publique ! Si ce n'était pas de la mauvaise foi... qu'est-ce que ça pouvait bien cacher ? Et finalement les 2 500 signatures de la pétition auront eu gain de cause... comme quoi il ne faut jamais abandonner. Le maire a décidé de légaliser 4 yourtes sur 5 – en effet la 5^e yourte a été installée sur le site après l'établissement de la carte communale – et de créer un éco-village. Le combat est-il terminé ?

Pour se tenir au courant de l'évolution de cette affaire suivre ces liens : www.maca-bane.info ou www.yourtesbussiere-boffy.com <http://tipikelt.over-blog.com/article-28799165.html> <http://yourtesbussiere-boffy.info/>

Sommes-nous à la croisée des chemins où demain choisir son habitat ne sera plus possible ? Visiblement, le cas de Bussière-Boffy n'est pas un cas isolé. Dans certains départements comme les Pyrénées-Orientales, la préfecture s'est dotée d'une charte anticabanisation en 2006 et annonce ainsi clairement sa position. Définition de la cabanisation extraite de cette « charte de bonne conduite... » : « *La cabanisation consiste en une occupation et/ou une construction illicite servant d'habitat permanent ou occasionnel. Elle se matérialise par une réappropriation et/ou une extension de cabanons traditionnels et par le stationnement, sans autorisation, de caravanes ou de mobil homes auxquels sont ajoutés terrasses, auvents ou clôtures.* » Je vous invite à prendre connaissance de cette charte sur le site de Ma Cabane, c'est fort intéressant. Comme à Bussière-Boffy, ils mettent en avant la lutte contre l'exclusion sociale et l'insalubrité. Légitimation d'une interdiction d'opter pour un mode de vie autonome (nous devons absolument consommer pour être citoyen ?) et écologique (les logements collectifs s'insèrent-ils mieux dans le site qu'une yourte ? Il est plus facile d'entasser les gens les uns sur les autres dans des boîtes, rassemblées pour mieux les centraliser et les maîtriser plutôt que dans des yourtes dans la nature !). La décroissance sereine n'est pas pour demain ! Cette façon de vivre met pourtant en exergue une empreinte écologique faible. À l'heure où l'on nous dit et redit qu'il faut prendre soin de notre planète, la législation s'affole ou plus exactement ceux qui veulent légiférer sur tout. Quels en sont les enjeux ? L'intérêt général ? Il serait intéressant maintenant d'ouvrir un débat pour définir cet intérêt général qui autorise les pouvoirs publics à prendre des positions discriminantes vis-à-vis de certaines populations. L'intérêt général « des uns » n'est pas forcément celui des autres ! Qu'est-ce qui fait peur ? Que les gens vivent dans des conditions simples où qu'ils ne puissent plus engraisser le système ? Heureusement des associations comme Cantoyourte, Halem et Ma Cabane se battent pour la reconnaissance de l'habitat léger. Une association comme Ardheia (Association de recherche et de dynamisation de la filière pour un habitat écologique, innovant et alternatif) parcourt les routes de France pour aider à l'auto-construction de yourtes, maisons en bois cordés, cabanes ou réfection de charpentes à l'abandon. Force est de constater que dans ce domaine la lutte ne fait que commencer !

SYLVIE

Un plan de put' pour Mayotte

LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS ne manque pas de culot. Malgré le mouvement qui secoue les quatre vieilles colonies, il concocte en loucedé un plan de pute pour choper Mayotte, sur laquelle il règne en toute grossière illégalité depuis trente-trois ans. Il refait aux Mahorais le coup du référendum : en violation du droit onusien, qui voulait que le référendum soit compté sur l'ensemble du territoire colonial, où 95 % des Comoriens avaient voté pour l'indépendance, il l'a été île par île, permettant à la France de garder Mayotte, où grâce à sa campagne d'intimidation les Mahorais s'étaient prononcé à 65 % pour rester dans le giron français. Quant au reste des Comores, elles ont connu depuis, grâce à la diligence des barbouzes français, une

Denard est mort, mais son œuvre prospère. Sur l'île de Mayotte, le préfet blanc n'a pas l'air choqué d'exercer son sacerdoce. Les 20 résolutions de l'ONU condamnant l'occupation illégale de Mayotte par la France ne l'empêchent pas d'expulser à tour de bras les sans-papiers venus en kwasa-kwasa des autres îles comoriennes : 13 000 expulsions l'année dernière ! Depuis que Ballardur, inspiré par Pasqua, a instauré en 1995 le visa d'entrée qui porte son nom, restreignant drastiquement le droit de circulation entre les îles, les 70 bornes qui séparent Anjouan de Mayotte sont devenues « le plus grand cimetière marin ». Y reposent les quelque 6 000 noyés qu'on appelle ici les « morts Ballardur ». Mais faudrait pas croire pour autant qu'il suffit d'être mahorais pour avoir droit à ses papiers français.

À Mayotte, la France applique un droit du sang plus que restrictif :

Les illégaux y sont donc 60 000, sur une population de 185 000 habitants. Et les uns profitant du quasi esclavage des autres, muselés par la violence de la PAF et la perspective de se faire botter le cul jusqu'à leur île de départ, une haine xénophobe, nourrie de la misère des uns, de l'impunité des autres, s'installe doucement, pour le plus grand profit des autorités illégales. Ah ! la mission civilisatrice de la France... En son temps, la Belgique avait réussi à fabriquer de toutes pièces deux ethnies qui se haïssaient au Rwanda, en racialisant des différences sociales.

Aujourd'hui encore, Hutus et Tustsis, quoiqu'aucune différence linguistique, religieuse ou culturelle ne permette de les distinguer, ce

qui est pourtant la base de la différenciation ethnique, sont considérés et se considèrent eux-mêmes comme deux peuples séparés, ennemis. La France est en train d'opérer la même manipulation criminelle aux Comores. C'est qu'elle tient à sa base de communication par satellite et à ses

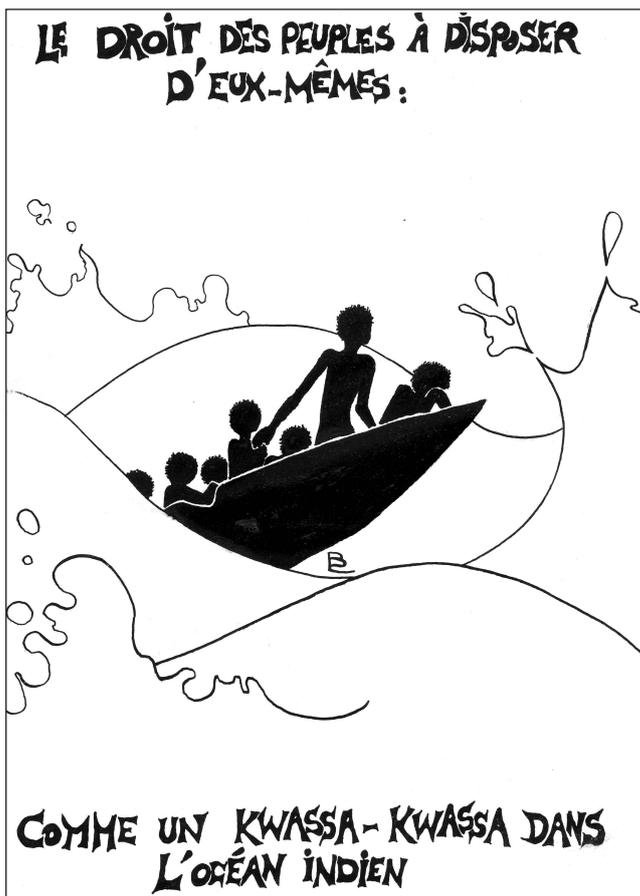
culottes de peau qui veillent sur le canal du Mozambique. Et pour que la chose soit gravée dans le marbre une bonne fois pour toutes, elle a organisé le 29 mars un référendum où les Mahorais se sont prononcés à 98 % pour la départementalisation de Mayotte...

L'organisation du monde reste coloniale. Le capitalisme, totalitaire (et subclaqueant, youpi !) que nous connaissons, est fondé sur cette distribution coloniale gérée à la fois par les instances transnationales telles que l'ONU, l'OMC ou l'UE, et par les entreprises transnationales épaulées par les exécutifs vassalisés des États les plus riches. Dont la France. Et d'ailleurs, je ne veux pas avoir l'air d'une obsédée, mais qu'est-ce qu'elle fout à Madagascar, la France ? Elle ne va quand même pas proposer aux Malgaches une départementalisation ? Non, elle n'en a pas besoin, elle est déjà premier bailleur, premier partenaire et première communauté étrangère. Madagascar représente son troisième budget de coopération militaire. C'est vrai que la France soutenait plutôt Ratsiraka contre Ravalomanana, et que maintenant elle protège tendrement Rajoelina, pote de Ratsiraka, contre le même Ravalomanana (une sombre crapule par ailleurs). Bon, cessons de tergiverser, qu'on m'annexe séance tenante tout ce qui se trouve entre la Réunion et le Mozambique, on y verra plus clair, bordel !

Si ces soubresauts colonialistes ne faisaient pas autant de morts, ils prêteraient à rire. Ou à pleurer : sans le pognon des pays CFA pris en otage par la Banque de France pour garantir le franc du même nom (65 % de leurs réserves de change), nous aurions déjà bu le bouillon de la crise. En somme, le pognon que notre gouvernement balance à tour de bras dans l'escarcelle des banquiers et des fabricants de bagnole, c'est celui des Africains qui crèvent de ne pouvoir y avoir libre accès. Ah ! le joli temps des colonies... c'était hier, c'est aujourd'hui. Et demain ? Comme le dit le manifeste des neuf intellectuels antillais :

« L'autre très haute nécessité est de s'inscrire dans une contestation radicale du capitalisme contemporain qui n'est pas une perversion mais bien la plénitude hystérique d'un dogme. »

LAURENCE BIBERFELD



vingtaine de coups d'État et deux assassinats de présidents, sombrant dans une misère et une instabilité chroniques. Certains se souviennent peut-être de ce vieux salopard de Bob Denard, paradant à la sortie du palais de justice sur fond d'opposants comoriens révoltés.

Dernières nouvelles du cauchemar climatisé

Notes sur le consommateur, à partir du dernier roman de Ballard

« Les zones commerciales, la culture de l'aéroport et de la voie rapide... Bref, un enfer d'un genre nouveau... »,
J.-G. BALLARD, *Que notre règne arrive*.

« Le citoyen, cette chose qui a remplacé l'homme – que dire alors du consommateur ? »

DEPUIS QUE L'ÉCOLOGIE de marché est devenue un des éléments fondamentaux de l'idéologie contemporaine, il est d'usage d'en appeler à tout bout de champ à la « responsabilité du consommateur ». Un texte publié dans un précédent C. C. l'illustre dans son genre : « Nous y sommes » de Fred Vargas.

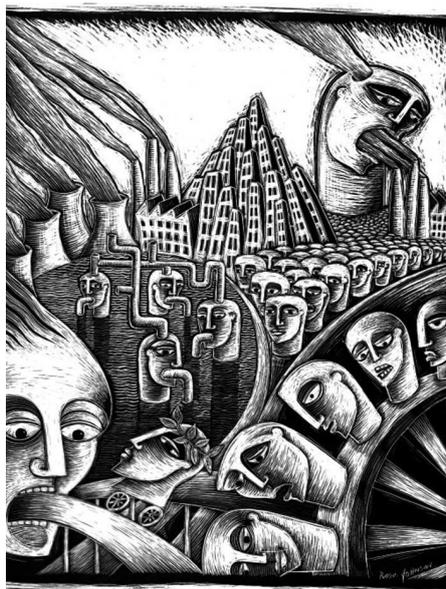
Mais qu'est-ce en réalité qu'un « consommateur » ? Et quel est son rôle dans la « société de consommation » moderne – ou pour mieux dire dans la « société bureaucratique de consommation dirigée » (Henri Lefèvre, en 1968. Cité dans *De la misère humaine en milieu publicitaire*, Groupe Marcuse, La Découverte, 2004).

Bien des gens ont écrit sur cette question, depuis que Huxley a publié *Le Meilleur des mondes* en 1932 (de l'école de Francfort aux situationnistes). Le dernier roman de l'auteur de « science-fiction » anglais J.-G. Ballard (I.G.H., *L'île de béton*, Crash,...) se situe dans cette lignée.

Par-delà l'espèce d'enquête policière qui constitue la trame et le prétexte du livre, le personnage principal de *Que notre règne arrive* (Folio, 2008), c'est le « Métro-centre », un gigantesque centre commercial, cœur d'une banlieue résidentielle de Londres, coincée entre une ancienne zone industrielle, un aéroport et un nœud autoroutier.

Et c'est aussi bien sûr la masse de ses consommateurs-habitants.

Le roman est déjà remarquable par les descriptions très convaincantes de « l'univers de la banlieue » et de son aménagement de l'espace, qui constituent l'essentiel des premiers chapitres. On sait que la majorité des populations occidentales vivent désormais dans un tel environnement ; pourtant celui-ci, si omniprésent, et évidemment si décisif pour la nature de la société et des hommes d'aujourd'hui, n'est presque jamais véritablement regardé, et *a fortiori* pensé et formulé. Il est presque partout invisible, ou masqué sous les idéologies et les slogans les plus divers.



Et certes l'image familière que nous présente l'auteur dans ce miroir n'est guère flatteuse...

L'autre élément marquant du livre, ce sont les considérations des différents personnages et du narrateur sur la nature profonde du « consumérisme » et son évolution présente. Nous en dégagerons quelques lignes directrices.

La consommation de masse n'est pas, principalement, une « récréation » (Nicolas Hulot), ou un « amusement » (Fred Vargas). C'est plutôt une forme particulièrement dégradée et vide de sacré, le dernier terrain pour une expérience religieuse (quasi-mystique), une magie totémique ; si l'on préfère, c'est une métaphysique et une vision du monde.

« Le lèche-vitrine était devenu le modèle de tous les comportements humains. »

« À la caisse, où se déroulait la plus grande confrontation de l'humanité avec l'existence, il n'y avait pas d'hier, pas d'histoire à revivre, juste un ardent présent de transaction. »

C'est ainsi la réponse et le remède – de moins en moins suffisant – au « néant de la vie moderne », c'est-à-dire de la vie dans

la banlieue, et à l'ennui qu'elle distille.

La consommation de masse est aussi le contraire de la liberté.

« La société de consommation est une sorte d'État policier mou. On croit avoir le choix mais tout est coercitif. Si on n'achète pas encore et toujours, on est mauvais citoyen. »

« Le consumérisme est le meilleur instrument de contrôle de la population qui ait jamais été inventé. De nouveaux phantasmes, de nouveaux rêves et antipathies, de nouvelles âmes à soigner. »

Ballard expose en quoi le règne sans partage du consumérisme sur la vie moderne correspond à une forme nouvelle d'organisation sociale, où les catégories censées être le fondement des sociétés dites libérales ou démocratiques se sont progressivement transformées en coquilles vides.

« Il faut préparer nos enfants à une société différente. [...] À quoi sert la liberté d'expression, quand on n'a rien à dire ? Soyons réalistes : la plupart de nos concitoyens n'ont rien à dire, ils le savent parfaitement. À quoi sert la vie privée, si ce n'est qu'une prison personnalisée ? Le consumérisme est une entreprise collective. Ici, les gens veulent partager et célébrer ce partage. Ils veulent être unis. En faisant les magasins, chacun prend part à une cérémonie collective d'affirmation. »

Le roman insiste longuement sur les similitudes entre la consommation de masse et le vieux totalitarisme politique : conformisme radical, soumission volontaire à l'autorité, irrationalisme régressif...

« Le consumérisme est une forme nouvelle de politique de masses [...] Il tire son impulsion des émotions, seulement ses promesses sont réalisables. »

« Des impressions fugaces, une illusion de sens flottant sur un océan d'émotions indéfinies. Bref nous parlons de politique virtuelle, sans le moindre lien avec la réalité, qu'elle redéfinit à son image. »

Fort logiquement, l'auteur pousse jusqu'au bout ces similitudes ; il imagine

6 – Capitalisme à la poubelle...

Sous les pavés, la rage...

Où donc se ballade la « main invisible du marché » sensée réguler rigoureusement l'économie libérale ? Fuyant l'enfer capitaliste, s'est-elle réfugiée dans les « paradis fiscaux », deux visages du dieu Janus de l'argent ? Les cohortes de patrons, banquiers, politiciens, experts, journalistes, qui ont conduit le monde à la « réussite » actuelle, vont-elles conserver des fidèles, croyant aveuglément dans des propositions qui ne tentent que de sauver le système et ses seuls bénéficiaires ? Les « solutions » ne pourront sortir que de nos initiatives, nos révoltes, nos réflexions, nos échanges, nos solidarités, que la répression étatico-policière ne suffira pas à contenir.

Emiliano Zapata, un anarcho-autonome ?

Malgré l'occultation des me(r)dias, l'écho de nombreuses résistances au désordre capitaliste s'amplifie. Ainsi au Chiapas, des communautés indigènes ont mis en œuvre l'autonomie comme principe politique. En totale indépendance vis-à-vis de l'État mexicain, chaque commune autonome choisit un Conseil, dont les membres sont élus, mandatés et contrôlés par l'assemblée. Il est chargé de promouvoir la santé, l'éducation, le logement, l'alimentation, la culture, l'information, la justice. Dans chaque zone zapatiste les initiatives sont coordonnées par des délégués de chaque commune, renouvelés rapidement par roulement. À travers un fonctionnement basé sur les us et coutumes amérindiennes, on retrouve des pratiques anarchistes : démocratie directe, fédéralisme. Bien sûr l'État et les partis politiques, au service des vautours des entreprises transnationales avides des ressources énergétiques locales, tentent par tous les moyens d'entraver leur développement. Mais la dynamique est telle que leur influence dépasse largement les frontières du Mexique, parmi les peuples indigènes et même au-delà.

Pour célébrer le quinzième anniversaire du soulèvement zapatiste, a été organisé, du 25 décembre au 15 janvier, le « Festival de la *digna rabia* (digne rage) », pendant lequel plusieurs milliers de participants ont échangé informations, convictions, émotions, sur de multiples résistances au désordre capitaliste.

Changer le monde sans prendre le pouvoir

Une des interventions les plus remarquées fut celle de John Holloway, économiste et philosophe résidant à Puebla. Il est l'auteur de *Changer le monde sans prendre le pouvoir*, qui a eu un grand écho en Amérique Latine et fut traduit en français

aux éditions Syllepse en 2008. Il est l'objet de fortes oppositions de la part des partis politiques héritiers du bolchevisme et de la social-démocratie, dont il remet en cause le fondement : la prise du pouvoir comme perspective privilégiée de l'action politique. Il appuie les zapatistes qui montrent qu'il est possible de s'efforcer de changer le monde en se centrant sur des actes de résistance dans le quotidien. Il rejoint ainsi la tradition libertaire et offre une critique en règle de la tradition marxiste-léniniste et troskiste. Il comprend la révolution comme lutte CONTRE le pouvoir, et non lutte POUR le pouvoir. Il part de la conviction que nous sommes capables d'actions de créativité dans notre environnement, participant ainsi à une transformation du monde qui nous enserme. Pour lui, c'est le fait de poser des questions, individuellement et collectivement, qui est essentiel, et non de donner des réponses toutes faites :

« Nous nous posons des questions parce que nous ne connaissons pas le chemin, mais aussi parce que mettre en question le chemin fait partie du processus révolutionnaire. »

Voici, pour les lecteurs de *Creuse Citron*, de larges extraits de son intervention (inédite en France) quelque part dans la forêt lacandone. ÉLAN NOIR



L'insubordination créative, ici et maintenant

1. Rage, rage ici, tous les jours. Rage face à la violence quotidienne de la police. Rage face à la destruction des forêts. Rage face au racisme, rage face au fossé obscène entre les revenus des riches et la misère des pauvres, rage face à l'arrogance des puissants. Rage parce qu'ils sont en train de transformer un pays magnifique en un pays pourri, un pays où vivre, c'est vivre dans la peur.

Rage parce que ce n'est pas seulement le Mexique, mais le monde entier qui pourrit, qu'on est en train de détruire. Rage parce que nous vivons dans un monde fondé sur la négation de l'humanité, la négation de la dignité. Rage parce que la seule façon de survivre est de se vendre. Rage parce que la crise de ce système se traduit par plus de pauvreté, plus de violence, plus de frustrations.

2. Avant l'explosion de rage nous sommes victimes, victimes du système capitaliste. Tout ce que nous pouvons faire en tant que victimes c'est souffrir, demander des changements, formuler des revendications. En tant que victimes, nous avons besoin d'un leader, d'un parti. En tant que victimes nous espérons un changement dans le futur, une révolution dans le futur.

Par le cri de rage nous rompons avec ça, nous disons : « Non, nous ne sommes pas des victimes, nous sommes des humains, ça suffit de vivre comme ça, ça suffit de souffrir ! Nous n'allons plus rien demander à personne, nous n'allons plus formuler de revendications, nous n'allons plus attendre la révolution dans le futur, parce que le futur n'en finit pas d'arriver. Nous allons changer les choses ici et maintenant. »

3. Le plein développement de la digne rage ne signifie pas seulement le cri de « Non, nous n'acceptons pas, nous ne

nous soumettons pas.» C'est aussi le « Nous allons faire autre chose, nous allons vivre d'une manière qui ne colle pas avec le capital. Nous luttons contre le capitalisme non seulement avec des manifestations et des pierres mais surtout en construisant autre chose. Nous luttons contre le capitalisme en vivant le monde que nous voulons créer. »

4. La politique de la digne rage laisse en arrière la politique des victimes, la politique des revendications, la politique des constantes dénonciations, la politique de leaders, des partis et de l'État. La digne rage nous met au centre. Nous, hommes et femmes, créons le monde avec notre créativité, notre activité. C'est nous aussi qui créons le capitalisme qui nous tue : c'est pour cela que nous savons que nous pouvons arrêter de le créer.

Ce n'est pas que nous ayons à faire la révolution, car nous sommes déjà en train de la faire, et la crise est l'expression visible du fait que nous sommes en train de la faire. Le capitalisme est un système de domination, de subordination. Et de surcroît, il dépend d'une subordination toujours plus absolue de la vie au travail aliéné. S'il ne parvient pas à imposer cette subordination totale, il entre en crise ouverte.

5. Nous ne sommes pas les éternels perdants ; notre rébellion, notre insubordination, notre dignité sont en train de secouer le système. Il ne faut pas regarder la crise comme l'écroulement du capitalisme, mais comme l'éruption de notre dignité, la naissance d'autre chose, d'autres rapports sociaux, des rapports sociaux fondés sur la dignité, sur la digne rage.

Le défi est de renforcer ce processus, cette création d'un autre monde. Il ne peut être question de demander plus d'emplois ou plus d'État, parce que ceux-ci signifient le renouvellement de la subordination au capital. Nous ne demandons rien à personne, nous développons ici et maintenant l'insubordination créative : « Nous n'allons pas nous subordonner aux injonctions du capital, nous allons faire autre chose, nous allons encourager l'aide mutuelle, la coopération, la création, contre le capital. » Avec rage, mais avec une rage qui ouvre d'autres perspectives, qui crée d'autres choses, une digne rage.

JOHN HOLLOWAY



*Au centre tranquille
du malheur...*

un avenir proche où les consommateurs, lassés de leur passivité, en viendraient à se constituer en un mouvement de masse actif, en retrouvant alors la plupart des caractéristiques du vieux fascisme, quoique sans aucun programme ou idéologie précis.

« Il n'est pas question de message. C'était bon pour autrefois. »

Les rencontres sportives et les clubs de supporters sont dans le roman les occasions de ces mobilisations de masse des consommateurs.

« Les gens entrent là-dedans [dans le centre commercial], et ils se réveillent, ils découvrent le néant de leur vie. Alors ils cherchent un autre rêve... »

Comme dans ses autres romans, Ballard insiste sur la violence et le nihilisme, la barbarie, qui se trouve au cœur de la société de masse moderne, derrière le paravent policé, démocratique, humaniste.

« Les banlieues rêvent de violence. Assoupies dans leurs pavillons somnolents, sous l'aile de leurs centres commerciaux bienveillants, elles attendent patiemment les cauchemars qui les éveilleront à un monde de passion. »

Cette violence latente n'est pas du tout incompatible avec la soumission à une autorité, bien au contraire.

« Ils adorent qu'on leur impose une vraie discipline, de temps en temps, qu'on leur donne des ordres. [...] Ils adorent être punis – punis et aimés. Mais pas par

↳ p. 5

un père équitable, plutôt par un geôlier capricieux, qui les surveille à travers les barreaux.

[...] Les gens veulent de la discipline, de la violence, mais surtout, de la violence structurée. »

Les gens raisonnables, les gens réalistes, trouveront peut-être quelque peu paranoïaque de faire des banlieues de la classe moyenne et des paisibles vies de consommateurs, de tels tableaux de cauchemars.

Il est pourtant des cauchemars dont nul ne peut désormais mettre en doute la véracité : de l'universel empoisonnement chimique et radioactif, aux famines planifiées d'aujourd'hui et de demain (le bouleversement climatique n'est dans tout cela qu'un élément parmi bien d'autres).

Pour qui veut bien faire preuve de bonne foi et d'un peu de distance critique, il n'est pas très difficile de comprendre, ou de sentir, que le cauchemar que décrit Ballard – en exagérant un petit peu, selon les lois du genre – est le complément parfaitement logique, le reflet à ce niveau si l'on veut, du saccage universel ; une pièce indispensable de la grande machinerie sociale qui broie le monde et l'humanité.

Pour que tourne la machine, il faut produire, et pour produire, il faut consommer, c'est aussi simple que cela.

Revenons à notre point de départ et à la « responsabilité du consommateur ». Il est bien évident que la question ne peut être posée avec ce simplisme moralisateur qui ignore sciemment le monde réel et la société.

Brutalement dit, pour qu'une société industrielle, c'est-à-dire une société de production de masse, puisse fonctionner, il faut impérativement que le consommateur consomme ce qu'on lui dit de consommer : à la planification indispensable à ce type de production doit en effet répondre le contrôle strict, la planification, de la consommation correspondante.

↳ p. 9

8 – Capitalisme à la poubelle...

Jour de grève en septembre...

Un jour de grève en septembre → tous ensemble ! tous ensemble !

Un jour de grève en novembre → encore maintenant on en tremble

Un jour de grève en janvier → il a gelé

Un jour de grève en mars → nulle trace

*Un jour de grève en mai → faisait frisquet, bon, bise, on se revoit à la rentrée
(et on recommence depuis le début ci-dessus et ainsi de suite la chansonnette tradéridéra).*

À PART LÉGITIMER les culs posés dans les fauteuils des négociations et la grosseur des chèques aux divers participants, en haut de la pyramide républicaine, et pour nous en bas, la piétaille de base : nous permettre d'offrir 4, 5 ou 6 jours de salaire à nos ministères et à nos patrons, à quoi sert la chanson qu'on nous fait chanter depuis six ans, depuis les grèves ratées de 2003 ?

Aujourd'hui comme hier, il n'y a rien à négocier, juste savoir s'ils ont besoin de 10 ou 12 heures pour démissionner, ficher leur camp ! Avant que ça saigne !

Entendons-nous bien : c'est le seul objectif qui soit digne d'une lutte efficace, radicale, raisonnable ! Grève générale, comme en 36 et comme en 68.

Résumons vite fait pour ceux qu'auraient pas compris : ils détruisent tout, ils pillent ils tronçonnent ils cassent ils délocalisent ils polluent ils accaparent ils vendent ils vident ils salissent ils se partagent le butin ils dilapident ils volent ils

chassent rançonnent et exploitent les immigrés, les vieux, les jeunes, les pauvres, les malades, les salariés, les retraités, les artisans les étudiants les hospitaliers et les éducateurs, les chercheurs, les enfants les femmes enceintes, etc...

Et la seule réponse serait : des aides pour supporter la crise ? une augmentation de salaire ?

Mais c'est eux, la crise ! Ils trébuchent, font cahoter le système avec leurs multinationales, leurs banques et leurs bourses qu'ils ont rendues incontrôlables, exprès pour s'en mettre plein les foulards, et c'est encore le peuple qui trinquerait ?

Des aides pour la relance, pour l'emploi ? Mort de rire ! La « relance » de l'économie, c'est comme « l'exclusion », qui c'est qui parle ? Ces mots sortent de quelle bouche ? Si c'est pour nous parler de la compétitivité des entreprises franncnçaises et de l'économie de marché mondiaaalisée et nous faire pleurer... de rire,

c'est inutile, les emplois, les vrais, sont en chute libre depuis trente ans et les perfusions et les cache-misère des stages, RMI et TUC, CES et autres radiations éliminations des chiffres déjà bien déguisés n'y changeront rien : les richesses produites continuent de croître et la main d'œuvre est de moins en moins nécessaire... avec leur système, leurs règles et leur mafia !

Alors, ceux qui bavent encore en utilisant le vocabulaire patronal ont déjà perdu l'occasion de se taire, et ne sont que de vils collabos. Nous refusons la guerre sociale planétaire, consommateurs de tous les pays, crosses et cabas en l'air !

Et nos pieds dans leurs derrières, qu'ils y aillent au chagrin pour concurrencer les esclaves de l'Est ou du Sud ! Ni patrie ni frontière, non seulement on n'est pas né pour retourner au moyen-âge et « faire mieux » que les sans-papiers sur les chantiers ou dans les caves de par chez nous, « faire plus » que les Chinois à 15 heures par jour enchaînés dans l'usine sept jours sur sept. Mais en plus nous leur crions, à nos frères exploités chinois, africains, sud-américains et européens le même message :

Stop ! Basta, que se vayan todos !

comme disaient les Argentins il y a dix ans, qu'ils s'en aillent tous, grève générale, boycott, désertion et sabotage, et solidarité internationale contre les multinationales, les paradis fiscaux, les actionnaires et autres fonds de pension !

En prison, avec une pioche pour les démolir, les geôles infectes, et en cadence, on vous donne la musique pour un vrai boulot d'intérêt général, de service public !

Boulot ? Travail ? Augmentation de salaires ? Mais ces hausses, ils les récupéreront en quelques mois avec les taxes, l'inflation, les prélèvements et autres cotisations genre compléments retraites rendus obligatoires ; et les salaires pour qui, puisqu'il y a de moins en moins de travail ! ?



Du travail ? Mais il y en a plein, des travaux qui urgent ! Dans les secteurs : social, culturel, agricole et paysan, artisanal et local, santé, éducation... y'en a des tombereaux d'emplois possibles, nécessaires et vitaux !

Sauf que ces fumiers qui nous gouvernent n'en ont rien à foutre, des besoins d'un côté et des salaires de l'autre, d'un côté il leur faut de la productivité-rentabilité et des gogos-clients solvables, et de l'autre côté, à l'autre bout de la chaîne, ils créent des esclaves et des précaires dociles ! Leur rêve, notre cauchemar : des usines, hyper-spécialisées concentrées, une ou deux de chaque sorte sur la planète pour chaque type de produit, des milliards de consommateurs décérébrés totalement dépendants, gavés de chimie et de technologie, et un ou deux milliards d'humains malchanceux offrant leurs bras pour des travaux pénibles...

Alors ? Balançons-les, organisons-nous nous-mêmes, gérons nos propres services, nos propres productions, éliminons les emplois débiles, nocifs, séparons les revenus et les boulots !

Un revenu pour tous, une égale répartition des efforts et des richesses selon les besoins et les capacités ! Selon l'âge, les talents, la formation, la culture, de manière souple, libre, évolutive et variable et à petite échelle puis de manière communale et fédérative ! Reconstruisons de vraies solidarités vers les démunis, les malades, les « blessés », les enfants et les personnes âgées !

Grève générale et expropriatrice, révolte et émancipation : sauvons-nous nous-mêmes puisque nous n'avons rien à attendre des gouvernements quels qu'ils soient, des précédents comme des suivants !

« Suffit d'attendre les prochaines élections ! », « S'agiter dans la rue fait monter les extrêmes. »

Voilà deux styles de débilites entendues depuis des années : et en effet dans le premier cas suffit de se rappeler la succession de joies apportée par De Gaulle, Pompidou, Giscard, les quatorze ans de Mitterrand, hier Chirac et aujourd'hui Sarkozy, et suffit de bien capter les roucoulaudes de Ségolène royale et de s'informer des gâteries de Martine impériale à Lille, il n'y a là que des promesses de bonheur ! Tout de suite l'avenir s'éclaire ! Alors il y a les petits partis, youpi, regardez le modèle

américain, savez-vous que derrière Obama et son concurrent se trouvaient une dizaine de petits candidats ? Youpla, sur un terrain de foot ne demandez pas autre chose que du foot, dans un spectacle de guignol orchestré par les milieux financiers, de l'armement, des sponsors et des médias, ne demandez pas autre chose que du spectacle, merci à la prochaine.

Dans la deuxième catégorie de science politique, « gare aux extrêmes », on peut remarquer que le fait même de cadenciser les mouvements sociaux les a logiquement transformés en frétillements de la queue, légers et temporaires. Résultat : des Waterloo politiques s'enchaînent et s'aggravent gaiement. C'est l'extrême libéralisme et l'extrême crasse autoritaire qui progressent à chaque coup. En effet, par le simple fait que les deux mamelles censées servir d'expression démocratique aux sentiments et volontés du peuple sont tarées : la politique – qui voit s'affronter des gestionnaires capitalistes, pour parler par exemple de la relance –, et la mamelle syndicale qui voit s'affronter des entreprises de cogestion pour parler de négociation. Pleutres d'aujourd'hui, cocus de demain, pleurnicheurs et dépressifs d'après-demain, la gueule de bois est votre seule certitude ! Au fait, vous goûtez au nectar chaque fois, mais vous avez quel âge, là en 2009 ?

Allez ! Rien n'a jamais changé dans ce cadre de bouffons institué par la bonne bourgeoisie de la fin du XVIII^e et première moitié du XX^e, sans des millions de braves dans les rues, piques à la main, des millions de grévistes en train d'occuper les usines, les ateliers et les places et sans des milliers de bons gars et de bonnes garces sur les murs des bâtiments publics au nez des baïonnettes. Bien, bon, alors, on s'y met ? On s'organise hein, d'abord, un peu, on peaufine, on aiguise... Rage et courage, vivement l'orage...

ROBERT POURLÉ



Ce n'est pas moi qui le dit, c'est – par exemple – Edward Bernays, l'un des premiers (et en son temps fort influent) théoriciens de la publicité moderne, (*Propaganda, comment manipuler l'opinion en démocratie*, La Découverte, 2007 ; 1^{re} édition 1928).

La seule évolution de ce point de vue, depuis cette époque, a consisté dans la manière de se faire obéir, d'obtenir l'adhésion ou le consentement ; dans le style, en somme.

Aujourd'hui on (l'État, les industriels, et leurs relais idéologiques divers) dit au consommateur de consommer « responsable », « durable », éventuellement « bio » et « équitable » – c'est-à-dire de nouvelles marchandises pour de nouveaux marchés.

Pour autant, le consommateur n'est évidemment pas « innocent ».

« *Le capitalisme consumériste ne s'était jamais épanoui en croyant à la vérité. Le peuple des centres commerciaux aimait les mensonges, parce qu'il pouvait en être complice.* »

Autrement dit, « *le public est complice du mensonge dont il est victime.* »

Que peut signifier alors la « responsabilité » dans un tel contexte ? Gunther Anders nous dit à sa manière :

« *Empêche la naissance de situations où il n'est plus possible d'être moral et qui pour cette raison se soustraient à la compétence de tout jugement moral.* » (« *L'Homme sur le pont* », 1958 ; dans *Hiroshima est partout*, Seuil, 2008). Ce que je reformulerais ainsi : dans une organisation sociale qui a fait de l'irresponsabilité universelle la norme, la seule forme de responsabilité possible consiste à rejeter une telle norme en combattant, selon ses forces, cette organisation sociale.

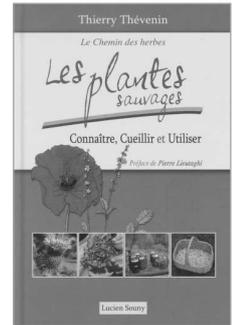
Ce qui a peu à voir, on en conviendra, avec le « consommateur » dont on nous rebat les oreilles.

Que les forces soient aujourd'hui très faibles, sans aucune commune mesure avec les tâches, avec les enjeux, avec les échéances, ne change rien au constat.

10 - Mauvaises fréquentations

Un simple cueilleur

Thierry Thévenin, agriculteur cueilleur, botaniste de terrain, herboriste méticuleux et passionné, vit en Creuse du côté de Mérinchal. Il vient de publier *Les Plantes sauvages* chez Lucien Souny. Pierre Lieutaghi, dans sa préface, met l'accent sur le contenu subversif de cet ouvrage. Thierry Thévenin milite en effet contre la privatisation du savoir sur la nature, pour la réappropriation par l'homme de son propre corps dans son rapport à son environnement, ce qui ne fait pas le jeu des grands trusts chimico-pharmaceutiques ni de la médecine à courte vue.



Creuse-Citron : *Bien que ton domaine soit celui des plantes, en lisant la préface de ton dernier livre, j'ai trouvé toute une série de choses qui avaient une portée politique ou sociale...*

Thierry Thévenin : J'ai appris pas mal de choses en vingt ans de travail sur les plantes, et je me suis demandé ce que je pourrais laisser de vraiment utile pour la vie de tous les jours aux gens du pays, et même d'un peu plus loin que la Creuse, pour retrouver un peu d'autonomie, pour être moins dépendant des grandes surfaces pour manger et se soigner. J'ai voulu aussi qu'il y ait une perspective historique : quand une plante devient très intéressante on essaye de nous la rendre inaccessible par des lois, par des règlements, il y a deux ou trois plantes, comme le millepertuis, le tussilage, la berce qui sont classées en plantes toxiques ! Pour savoir si une plante est dangereuse, il ne faut pas se fier aveuglément aux règlements qui sont souvent liés à des intérêts privés et commerciaux. La vraie sécurité c'est d'abord d'apprendre à les connaître, à se connaître et à les utiliser correctement. Une plante, selon comment on l'utilise peut être dangereuse ou pas. Pour le millepertuis c'est caricatural, c'est un remède d'actualité, qui répond à un problème de société, la dépression, et qui est kidnappé par un trust pharmaceutique.

Dans ce livre, j'essaye aussi de donner un peu d'éducation à l'environnement. Je pars du principe qu'on n'est pas tout seul sur terre et qu'on doit apprendre à être un peu moins destructeur. J'ai donc voulu mettre l'accent sur des plantes très communes, voire en expansion du fait de nos activités. J'ai essayé de casser un peu la dualité qu'il y a entre nous et la nature.

Justement, qu'y-a-t-il derrière ce mot « nature » qui est lié à la préoccupation écologique au sens large ?

Pour moi c'est tout ce que tu ne peux pas saisir ni contrôler : c'est quand tu as les boules et que tu balances un pavé,

c'est quand tu as faim et que tu ne penses plus à rien d'autre. Il n'y a pas de frontières entre l'homme et la nature, on en fait partie. On construit tout un tas d'illusions, de prothèses, pour se protéger du chaud, du froid, etc. mais on reste des sauvages, même si c'est souvent à notre insu.



En même temps un jardinier, un cueilleur essaye de connaître, de contrôler, de maîtriser son environnement.

Je crois qu'il y a toutes les nuances, de celui qui fait la gué-guerre avec masque à gaz et sulfatuse au cueilleur qui va juste prendre ce que son environnement lui propose. Le problème que nous avons maintenant c'est de n'avoir plus de lien avec les possibilités de notre lieu, on croit qu'on peut faire tout et n'importe quoi car on compte sur la providence qui va venir d'ailleurs, par le train, l'avion, par le magasin. Je pense que c'est bien d'inciter les gens, même si on ne peut pas tout faire avec les plantes, au moins d'en faire une partie car ça réapprend les limites de notre environnement.

Quand tu t'intéresses à une plante et que tu en ramasses tant qu'il n'y en a plus, tu comprends que les ressources ne sont pas inépuisables. Et ça le système marchand nous le fait oublier puisqu'il donne l'impression que tant que tu as de l'argent tu peux avoir tout ce dont tu as envie. La plupart des gens ont perdu toute familiarité avec l'environnement,

ne savent plus ce que c'est que chaud, froid, nuit, jour. Notre monde est l'aboutissement du hors sol, avec Internet comme une cerise sur le gâteau : manger se résume à commander une pizza et si on veut causer à quelqu'un il suffit de l'appeler sur son portable. Il n'y a plus de limites au consumérisme.

Nous parlons de nature, mais est-ce que la campagne est naturelle ?

La nature, moi je dis qu'elle est partout. Dans le métro tu trouves des cafards ! Mais on peut différencier des milieux qui sont générateurs de beauté, de diversité, de santé et d'autres qui sont beaucoup plus morbides et réduits au minimum. Dans le métro, il y a l'être humain et quelques insectes, mais au niveau bio-diversité c'est mort. Pour moi, dans l'attitude écologique, il y a d'abord l'idée de partage avec les autres êtres vivants.

Je n'ai pas expérimenté une vie en totale interdépendance avec la nature car j'ai aussi plein de prothèses, j'ai une voiture et d'autres choses en parfaite incohérence avec mes idées, mais je me sens beaucoup mieux à Mérinchal en Creuse qu'à la gare de l'Est à Paris.

Je pense que la ville est une impasse, une maladie. Dès que des civilisations ont développé des villes, elles ont laissé des déserts derrière elles comme en Mésopotamie par exemple. La ville est construite sur un gâchis épouvantable, il faut un tas d'intermédiaires et de services.

Aucun urbain n'est prêt à remettre en cause son milieu de vie, à renoncer à sa ville, son métro et ses tours. Je dis que c'est une impasse parce que c'est juste un problème d'équilibre. Le système urbain marche tant qu'il y a de la nature à grignoter autour, mais là on est au point de rupture, sur la planète il y a maintenant plus d'urbains que de ruraux.

Les plantes étaient traditionnellement utilisées à la campagne, j'ai l'impression que cela a disparu en même temps que la paysannerie.

Mauvaises fréquentations - 11

En fait c'est surtout l'école qui a dévalorisé ces savoirs-là. Même s'il y avait une approche de la botanique ce n'était pas une approche de tradition dans une optique d'automédication familiale. On donnait des rudiments de botanique scientifique mais pas de botanique paysanne, on apprenait à disséquer une fleur mais pas à utiliser celles qui poussaient sur le chemin de l'école. En Creuse et ailleurs, il y a eu un vrai problème : tout le savoir sur les plantes pour se soigner et pour se nourrir était en patois et l'institut ne parlait pas le patois, ainsi il y a eu rupture de la transmission du savoir. Mais je trouve que ce n'est pas grave, un savoir n'est pas éternel. Il y avait toute une culture très liée à la religion chrétienne avec beaucoup de prières qui allait avec ces pratiques autour des plantes dans laquelle la plupart d'entre nous ne se retrouveraient pas aujourd'hui. Et puis les problèmes de santé que l'on peut avoir aujourd'hui, l'alimentation que l'on a, font que l'on n'a pas les mêmes besoins qu'il y a cinquante ans et qu'on ne peut pas utiliser les recettes de la même manière. Il y a aussi le fait que les gens du début ^{XX}^{ème} ou début ^{XIX}^{ème} avaient déjà une culture livresque avec des bouquins comme *Le Médecin du pauvre*, ce n'était déjà plus une tradition orale vivante.

Depuis la Deuxième Guerre mondiale on a multiplié des règlements pour nous limiter l'accès aux plantes et ça c'est inquiétant, mais l'idée de dire qu'on a perdu la tradition ce n'est pas très grave car une tradition populaire se réinvente, se réadapte et fait avec les matériaux qu'on lui propose que ce soit avec les plantes qui poussent dehors - aujourd'hui il y a de nouvelles plantes invasives - ou avec des plantes venues d'ailleurs, de plus en plus de gens utilisent le ginkgo. Je crois au génie populaire.

Le milieu évolue beaucoup, ici la flore naturelle n'est plus la même qu'il y a vingt ans. À cause des pratiques agricoles, broyages, abattages des haies, drainages, etc., les prairies se sont appauvries. Il y a une véritable différence de paysages et de ressources, il est vrai qu'un agonisant est encore en vie, mais il n'en n'a plus pour longtemps. Au niveau ressources et diversité on en est là. Je pourrais peut-être citer deux ou trois espèces, sur Mérinchal, qui ont disparu mais pour cent espèces il y en a soixante qui sont devenues peau de chagrin, il n'en reste que trois pieds par ci

par là et qui peuvent être balayés en très peu de temps. Donc les traditions qu'on a pu avoir avant ne sont plus valables et il va falloir s'en réinventer. Je pense qu'on est capable de retrouver d'autres remèdes dans ce que l'environnement nous propose, c'est souvent dans les milieux les plus pollués que poussent les plantes les plus dépolluantes. Je pense qu'on peut rester optimiste mais il faut arrêter les dégâts, sinon on va finir par se faire un monde vraiment hostile.



Ce que tu dis est encore valable pour la Creuse et certains départements. D'autres comme le Gers sont devenus des déserts. Mais ici aussi on passe les haies au broyeur et on ne laisse plus pousser d'arbres dedans.

Le problème avec les arbres c'est qu'on n'a pas le même rythme, un arbre ça vit longtemps et nous on a une vision à court terme. Les gens ne se rendent pas compte, il suffit de regarder attentivement les arbres, ils ne sont pas en bon état, ils crèvent de tristesse, il leur manque tous leurs cortèges végétaux, un chêne n'est pas un arbre solitaire, il a besoin de compagnie.

Vue de loin la Creuse ressemble vraiment à de la campagne : sa couverture boisée est importante. Mais des taillis naturels poussent dans les terres à l'abandon en même temps qu'on taille les haies à la coupe militaire.

En effet le taillis ne compense pas la disparition des arbres de haies, il est plus pauvre au niveau biodiversité. Le bocage est fabuleux pour la richesse de la flore et de la faune. On peut dire que l'homme avait trouvé une espèce de pacte qui a duré un certain temps. Mais ça ne pouvait peut-être pas durer plus, le bocage était déjà dans une dynamique

d'augmentation de la population. On voudrait que la nature soit le jardin d'Eden, un milieu idéal pour nous et qui ne bouge pas. On n'accepte pas de mourir et de disparaître, on veut se sauver à tout prix.

Quel est le statut légal des gens comme toi qui cultivent les simples ?

Nous sommes à la croisée de plusieurs métiers mais sans rentrer vraiment dans aucune case : agriculteurs puisqu'on fait pousser des végétaux,

mais comme ce sont des plantes médicinales, il y a un aspect santé. Et il n'y a pas de cadre légal pour cette profession là : nous pouvons être attaqués pour exercice illégal de la médecine ou de la pharmacie même si nous donnons des plantes à titre gratuit. Dans ce domaine l'Europe est coupée en deux, en Europe du nord l'exercice de la médecine est libre. Jusqu'à la dernière guerre les guérisseurs étaient encore tolérés dans les

villages, mais avec l'Ordre des médecins les procès ont commencé. Je n'ai pas le droit de me dire herboriste car ce métier a été supprimé en 1941 par Pétain, je ne suis pas médecin donc je ne pose pas de diagnostic, si quelqu'un vient avec un diagnostic je vais dire que d'après la tradition et d'après ce que je sais cette plante là va être indiquée.

Je pense qu'il est dangereux de se reposer sur des spécialistes, y compris des herboristes. Manipuler trois cents plantes pour soigner des maladies un peu problématiques c'est du domaine du spécialiste. Mais pour quatre vingt pour cent de nos maux on peut très bien se prendre en charge et réapprendre à prendre soin de soi. Le projet de ce livre c'est aussi que les plantes ne deviennent pas une affaire de spécialistes.

Dans tout ce que tu dis il y a l'idée d'enracinement, de dépendre de son milieu, quelle idée as-tu de la liberté ?

Pour moi la liberté c'est qu'on me foute la paix si j'ai envie de vivre de cette manière-là. Je me sens libre. La liberté c'est quelque chose qui se saisit de gré ou de force, qui a un prix à payer, ce n'est pas quelque chose qu'il faut réclamer mais qu'il faut prendre.



Adrienne Montegudet Une anarchiste aubussonnaise

assez brutalement les anarchistes ayant tenté d'y apporter leurs points de vue.

Quand le syndicat des Mineurs de Lavaux-les-Mines décide avec des organisations de cheminots, de lignards des PTT, des ouvriers du bâtiment et quelques autres cégétistes de rejoindre la CGTU, elle est élue comme secrétaire de la nouvelle Union départementale.

Ayant évité de peu la révocation à cause de son militantisme, Adrienne Montegudet eut à subir une censure, et d'autorité, le préfet la fit muter de son école d'Aubusson à celle de la petite commune de Jalesches, entre Boussac et Guéret.

Sa rencontre avec un militant d'origine italienne l'amène ensuite un temps à Moscou où elle devient professeur de français.

En 1927, elle est de retour en France où elle tente d'impulser une propagande dans le milieu paysan en rompant avec le Parti Communiste. Elle retourne néanmoins en URSS en septembre 1930 pour le congrès de l'Internationale syndicaliste rouge mais se montre très critique envers le régime soviétique et les délégués français qui refusent de voir les réalités. (Dès 1917, de nombreux anarchistes avaient déjà pointé du doigt la supercherie du régime marxiste-léniniste).

En 1931, elle collabore à *L'Émancipation*, journal de la Fédération de l'Enseignement, puis fréquente le groupe de Pierre Monatte qui édite *La Révolution Proletarienne*. Pierre Monatte, ayant été anarcho-sindicaliste jusqu'au congrès anarchiste d'Amsterdam de 1907 puis suite à sa fameuse querelle avec Errico Malatesta sur le rôle du syndicalisme (Monatte pensait que le syndicalisme à lui seul permettrait la révolution sociale alors qu'Errico Malatesta soutenait qu'il n'était qu'un levier possible parmi d'autres) a fondé le journal *La Vie Ouvrière* et fut un grand pont des Comités syndicalistes révolutionnaires. Il a été également membre du Parti Communiste et de la CGTU.

Adrienne Montegudet quitte ensuite la Creuse pour Marseille où elle prend part en 1936 aux réunions anarchistes et devient secrétaire du Comité des femmes libertaires, l'équivalent des "Mujeres libres" pendant la guerre d'Espagne, courant féministe et demandant l'émancipation des femmes. Elle apporte alors son aide aux réfugié(e)s italien(ne)s et espagnol(e)s.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, elle s'installe à Antibes puis à St Paul-de-Vence où, en contact avec Célestin Freinet (institut aux méthodes pédagogiques en avance sur son temps et ancien membre du Parti Communiste exclu pour ça), elle prend en charge un groupe de réfugié(e)s tchèques (Juifs pour la plupart) qu'elle cachera en Creuse puis près de Bayonne.

Adrienne Montegudet s'éteindra le 23 août 1948 à Bayonne.

Cette petite biographie appelle plusieurs remarques :

Sur le parcours de cette militante qui était à la base communiste, syndicaliste rouge puis progressivement qui s'oriente vers une démarche anti-communiste, féministe, sensible à des méthodes d'éducation novatrice. Sensible aux idées anarchistes ensuite.

Sur sa période creusoise qui n'a rien d'anarchiste : elle semble encore bien trop liée au communisme.

Sur son syndicalisme (lié à la CGT puis à la CGTU) mais c'est peut-être là, rencontrant des militant(e)s anarchistes qu'elle a commencé à basculer et à devenir de plus en plus critique des méthodes autoritaires communistes. L'affrontement des communistes et des anarchistes au sein de la CGTU était très violent. Ayant vécu en URSS plusieurs années, elle a certainement pu s'apercevoir de la "tromperie communiste"...

Alors ? Adrienne Montegudet nous fait penser à ces trop rares communistes, aveuglés par l'URSS, qui se sont émancipés de la mainmise du Parti Communiste et ont su reconnaître à un moment que les anars avaient raison.

Nous nous sommes intéressé(e)s à Adrienne Montegudet, une militante communiste qui, au soir de sa vie, serait devenue libertaire.

Petite bio : Née le 12 juin 1885 dans une famille paysanne de la Creuse, elle deviendra institutrice. Mariée en 1908 avec Léon Montegudet, enseignant et fondateur du syndicat CGT des institutrices de la Creuse, ayant pris la tête de la riposte quand le gouvernement avait prétendu interdire aux enseignant(e)s le droit de se syndiquer. Membre du parti socialiste SFIO, il opte ensuite pour l'adhésion à l'Internationale communiste. À la mort de Léon, Adrienne Montegudet poursuit son militantisme à la CGT et anime en 1921 les "Comités syndicalistes révolutionnaires" à Aubusson. Ces Comités étaient un courant minoritaire de la CGT qui restaient fidèles à la Charte d'Amiens et qui étaient très influencés par le léninisme en opposition au courant majoritaire de Léon Jouhaux, de la SFIO...

À la scission de la CGT en 1921, Adrienne Montegudet passe à la CGTU en 1922 et participe à la commission féminine. La CGTU était liée exclusivement au Parti Communiste de 1921 à 1936 et a été épurée de ses rangs au fur et à mesure et

Abonnement à Creuse-Citron

Les frais d'envoi postaux sont de 1,25 € par numéro. Creuse-Citron étant à prix libre, vous pouvez ajouter ce que vous voulez, sachant que le coût de fabrication d'un numéro est de 50 cts.

1 an (4 n°) = 5€ (frais de port) + ... (prix libre) / 2 ans (8 n°) = 10€ (frais de port) + ... (prix libre)

20 ans (80 numéros) = 100€ (frais de port) + ... (prix libre)

Indiquez le nombre de numéros que vous désirez recevoir, libellez votre chèque à l'ordre de Citron Libreet adressez-le à Creuse-Citron, C/o CNT 23, BP 2, 23 000 Sainte-Feyre.

À bâtons rompus

Il y a quelques temps, faisant le marché de Felletin, j'ai croisé Sylvie qui proposait son livre *L'Heure Creuse* ; bien son livre parce qu'il est simplement écrit. C'est l'histoire de son arrivée dans la Creuse. Elle débarque à Lupersat, y rencontre un ami-bistrot, qui avait en dépôt *Creuse-Citron*, elle rencontre aussi un commissaire à la retraite et l'on comprendra vite que contrairement à la pièce de théâtre : *Le Commissaire est bon enfant*, là non ! Mais je n'en dis pas plus, il est à prix libre le livre de Sylvie. Elle a un projet d'édition libertaire, mais elle en parlera elle-même. Vous pouvez joindre Sylvie à : gcrioli@yahoo.fr, je donne ça puisque c'est indiqué sur son livre, je ne balance pas, je narre, non mais !!! Elle m'a offert, avec un copain à elle, un pot avec un thym magnifique venant de là-bas, Forcalquier ; il y a des jours qui sont jolis !...

À propos des marchés, si ça vous intéresse, ça commence par là le commerce équitable, faire vivre les producteurs locaux, comparez les prix, c'est souvent moins cher et en tout cas plus convivial que les grandes surfaces.

Visite de l'expo *Mauvaise nouvelle* de Jacques Trouvé, sur, autour, de la guerre de 14-18, chez Jean Estaque à la Maison du tailleur à Savennes. Dans le lieu, sur la gauche une ouverture, tu descends deux marches, pile en face de toi, peint en couleur sur de grands cartons genre récup, des soldats ; des mecs soldats, t'en es sûr parce que il y a des jambes à zizi de garçon au milieu, des jambes pour marcher, les créateurs sont rigolos, parfois ! Des soldats habillés avec la tunique bleu-horizon et le pantalon-garance dont étaient affublés les soldats au début de 1914, tu sais histoire qu'en face ils soient sûrs de pas louper la cible. En haut de chaque tableau, le visage masqué d'un bandeau blanc, mais cru le blanc. Debout, vivant, toi face à eux, et ça fout une claque. Ils sont là debout alignés et toi t'es qui ? Le juge du tribunal militaire ? Toi tout seul, le peloton d'exécution ? C'est bien vue l'installation. Sur les autres murs, encore des soldats, dans des teintes sépia plutôt, et toujours aussi terriblement anonymes, uniformisés. Ça parle tout seul et c'est bien.

Pendant cette expo, j'avais les oreilles qui traînaient, j'ai entendu que l'on mettait une certaine valeur sur la qualité des morts de 14-18 : y a les bons morts, morts en héros pour la patrie, dont

le nom est sur le monument aux morts. Il y a ceux qui sont morts pour l'exemple, ceux dont parlent en silence les tableaux évoqués plus haut. Ces morts pour l'exemple, putain la honte ! Avoir fusillé des mecs pour l'exemple ! Les déserteurs, les crosses en l'air, les mutinés de 17, ceux qui passaient la main au dessus de la tranchée en espérant la balle salutaire qui les enverrait à l'arrière se faire bichonner à l'infirmerie, FUSILLÉS !!! Tous fusillés. Dans tous ces morts, c'est qui les bons ? J'y vois que des morts personnellement. Je suis sûr qu'il faut arrêter avec ce genre de valeurs avec lesquelles on a fait péter la honte à ceux qui sont revenus, même estropiés, cassés en dedans comme en dehors. Dans un livre de Jean Meckert, le fils d'un fusillé : « Tu vois une différence toi ? Moi je ne vois qu'un tas d'os tout blanc ». Pas de pension pour les veuves de lâches, de bolchéviques.

Bolchéviques, c'est comme ça qu'on les nommait tous ceux qui disaient non !

Un jour je suis allé à Verdun, une manif antimilitariste on se faisait pourrir par les gens aux fenêtres, « C'est honteux », qui mon père, qui mon, ou mes frères sont restés là-bas, c'étaient pas des lâches eux au moins, tas de fainéants. Puis y en a une de vieille qui a gueulé : « je descends, moi aussi mes frères ils sont morts dans cette saloperie, je suis avec vous... » Elle est descendue avec nous, toute chenue, rigolote et tout ; après elle nous a offert un canon, elle crachait pas dessus le jaja. On avait sympathisé. Nous sommes restés en relation nous l'avons revue plus chenue mais toujours blagueuse. Aujourd'hui elle est morte, bien sûr, mais c'est un bon souvenir de Verdun, le seul !

À la bibliothèque départementale de Creuse ils ont les livres de Jean Meckert : *Le boucher des Hurlus* entre autres ; il signalait aussi des polars sous le pseudo Jean Amila.

J'suis colère ! Si tu prends du carburant dans une grande surface, ici, là-bas ou ailleurs, si, donc un gars, une fille, te propose de « faire » l'essence, fais gaffe à pas lui laisser de pourliche, cette bande de maquereaux, les tôliers, ils obligent l'employé(e) à donner ses pourboires à la caisse sur lesquels on lui redonne 10 % et bien sûr déclarés sur la fiche de paye. Le tôlier y gagne à tous les niveaux, il embauche un précaire : aides de l'État, il lui fait faire la pute, sourire, pare-brise, le plein, et ferme ta gueule ; par ici la



monnaie. Plus tu fais la pute plus t'auras tes 10 %, t'es pauvre, tu crèves la dalle, tu fermes ta gueule.

Une dernière chose, « le planning familial », c'est important qu'il vive, non ? Les aides régionales chutent dans un silence assourdissant. Faudra pas venir gueuler quand y en aura plus, c'est maintenant qu'il faut se remuer : ce numéro est gratuit 0800-803-803, anonyme pour de vrai, Alors ça concerne les filles et aussi les garçons.

GABAR

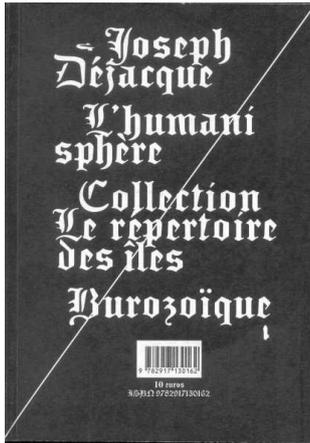
AMAP

Une Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne vient de se créer en Creuse.

Rappelons qu'une Amap réunit un groupe de consommateurs et un ou plusieurs agriculteurs autour d'un contrat dans lequel chaque consommateur achète en début de saison une part de la production qui lui est livrée périodiquement à un prix constant. Le producteur s'engage à fournir des produits de qualité dans le respect de la charte de l'agriculture paysanne.

Plusieurs producteurs sont impliqués proposant viande de bœuf, d'agneau, fromages, œufs, légumes et petits fruits. La distribution des produits se fera les vendredis soir entre 17h et 20h chez Eve et Filip Claes, maraîchers au bourg de Chambonchard. Les paniers de légumes coûteront entre 10 et 20 €. La première distribution a lieu le 30 avril.

14 - Mauvaises lectures



L'Humanisphère par Joseph Déjacque chez Burozoïque, 10 €

Joseph Déjacque (1822-1864), inventeur du mot « libertaire », est ouvrier, décorateur, écrivain et anarchiste militant. C'est à New-York, où il est exilé, entre 1858 et 1861, qu'il va écrire, éditer et diffuser lui-même *Le Libertaire, journal du mouvement social*. Il y dénonce l'injustice du capitalisme naissant qui favorise la concurrence et l'asservissement des uns au profit des autres. Il y publie, en feuilleton, *L'Humanisphère*, une utopie anarchique et passionnelle, imagi-

nant, après avoir esquissé à grands traits l'histoire de l'humanité et le passage de la sauvagerie à la civilisation, un monde futur où les liens entre les hommes seraient réglés par l'harmonie et la liberté.

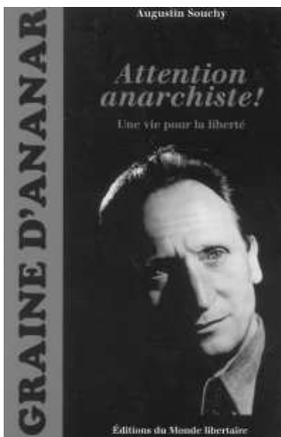
Ce livre est un témoignage très intéressant sur l'idéologie d'une époque. On y trouve une critique très tonique de la propriété privée, de la famille, de la religion, une apologie de l'amour libre et d'un mode de vie à la fois individualiste et collectiviste, particulièrement au niveau de l'éducation des enfants. Dans cette sorte de phalanstère qu'est l'Humanisphère, « la famille et la propriété légale sont des institutions mortes. [...] Dans cette communion fraternelle, libre est le travail, libre est l'amour, [...], tout ce qui est objet de production et de consommation appartient à tous et à chacun. »

On se trouve dans un monde de science-fiction où les machines prennent en charge toutes les tâches pénibles liées à notre survie, on y trouve même des machines à laver le linge et la vaisselle ! Tous les travaux sont plus des jeux que des peines car « la science a détruit ce qui est le plus répugnant dans la production et ce sont des machines à vapeur ou à électricité qui se chargent de

toutes les grossières besognes. Et ces négresses de fer agissent toujours avec docilité et promptitude ».

Ce qui rend possible ce monde anarchique c'est le Progrès, le progrès social étant intimement lié à celui des sciences et techniques « est-il possible que le Progrès, ce géant des géants, continue de marcher piano piano sur les railways de la science sociale ? » Dans ce monde futur, la nature est complètement maîtrisée « la Terre a changé de physionomie. À la place des plaies marécageuses qui lui dévoraient les joues, brille un duvet agricole [...] l'air, le feu et l'eau, tous les éléments aux instincts destructeurs ont été domptés [...] L'homme, tenant en main le sceptre de la science, a désormais la puissance qu'on attribuait jadis aux dieux. Il commande aux saisons et les saisons s'inclinent devant leur maître ».

Avec de tels présupposés, construire une société anarchique est presque un jeu d'enfant. On pourrait sourire avec tendresse sur ce scientisme vieillot, mais ce serait oublier qu'aujourd'hui encore, même chez certains libertaires, persiste cette foie déiste dans la science comme solution à tous nos maux.



Attention anarchiste ! - Une vie pour la liberté - Mémoires par Augustin Souchy aux Éditions du Monde libertaire, 260 pages, 2006, 10 €.

Mon engagement libertaire a pour but constant de remplacer la violence institutionnalisée par l'édification d'une société sans Autorité.

Doyen des anarchistes allemands, Augustin Souchy, né en 1892 et mort en 1984, a suivi et vécu 75 ans de révolutions dans le monde. Le récit de sa vie, tra-

duit pour la première fois en français, est un témoignage vivant des tournants historiques du xx^{ème} siècle, auxquels il a voulu chaque fois participer, faisant connaissance au passage avec de nombreux camarades anarchistes impliqués dans ces événements.

Il raconte ainsi de l'intérieur les guerres mondiales, la révolution russe, le régime de Weimar, le Mexique, la révolution espagnole, les kibboutz israéliens...

Impliqué lui-même en tant que syndicaliste révolutionnaire, cet homme d'action est aussi un homme de réflexion : il fut également conférencier, orateur et un auteur prolifique.

Cet ouvrage permet de revisiter des événements d'une portée historique mondiale avec l'œil du militant qui les a vécus. S'il résume modestement sa vie par le constat de *beaucoup d'aspirations, peu de réalisations*, son témoignage prouve surtout que, malgré les épreuves de l'histoire, ses convictions libertaires ne l'ont jamais quitté et l'ont guidé toute sa vie.

Cet homme a traversé les pages à la fois les plus noires de l'histoire, mais aus-

si celles qui ont été les plus porteuses d'espoir en un monde meilleur. Ce rêve fut partagé par des millions de personnes.

Augustin Souchy, malgré les désillusions successives, n'a jamais perdu de son énergie militante ni de cet idéal.

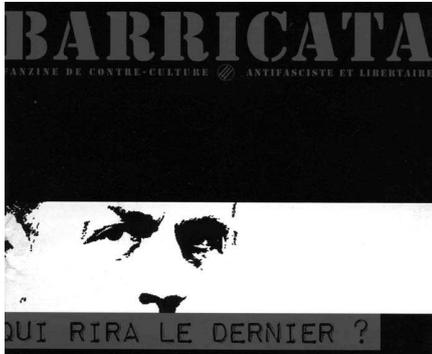
Augustin Souchy dit que si, pour abattre ce monde de brutalité, la révolution sociale triomphante peut redistribuer équitablement les biens disponibles et en finir avec l'oppression étatique, elle ne peut garantir, à elle seule et jusqu'à la fin des temps, le bien-être général. Il est nécessaire, à ses yeux, d'entretenir une dynamique révolutionnaire, car la liberté est un combat au quotidien.

À l'heure du relativisme et de la dépolitisation généralisée, lire Augustin Souchy est un acte d'insoumission contre toutes les barbaries de ce monde, passé, présent et à venir.

Plus d'infos et notamment une biographie d'Augustin Souchy écrite par Martine Remon, incluse dans l'ouvrage et en ligne sur <http://anarchie23.centerblog.net> dans la rubrique "Portraits d'Anars".

**Le monde est bien fait :
Dieu croit aux cons, les cons croient en Dieu**

En ces temps de répression et de criminalisation tous azimuts de la moindre contestation sociale politiquement incorrecte (ou non d'ailleurs), la presse libertaire et autres continuent d'évoquer le feuilleton tragico-comique, non terminé, de l'affaire dite de Tarnac.



Barricata, fanzine de contre-culture antifasciste et libertaire, dans son dernier numéro (n° 18 – mars 2009) nous livre, dans un petit dossier sur cette affaire, une très intéressante interview de Mathieu Rigouste. Celui-ci, ancien chanteur du groupe de rap musette aux textes engagés, « L'ennemi à l'intérieur » vient de publier aux éditions La Découverte sa thèse de sociologie complètement en phase avec une actualité des plus brûlantes (*L'Ennemi intérieur. La généalogie coloniale et militaire de l'ordre sécuritaire dans la France contemporaine*).

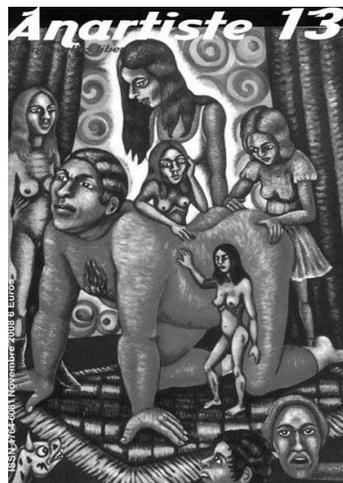
On y trouve aussi le beau texte de Gabrielle, *Tarnac ou les fantômes du pouvoir* qui avait été publié dans *Le Monde* du 20 janvier 2009. Bien sûr, la revue regorge de plein d'autres écrits intéressants (des interviews, des chroniques, des notes de lecture et beaucoup d'informations bien peu diffusées par la « grande » presse).

Qui dit répression, dit punition, et le plus souvent cela rime avec prison. Le trimestriel *d'offensive libertaire et sociale*, **Offensive**, propose un dossier d'une vingtaine de pages sur l'« industrie de la punition » (n° 21 – février 2009). Il commence par un article décrivant la prison comme un système politique et économique, présenté par un chapeau on ne peut plus clair : « *La prison moderne fait partie des institutions disciplinaires sur lesquelles la société moderne s'est forgée. À la fois lieu d'enfermement, de punition et d'exploitation, la prison a sa propre économie, que l'on peut comparer à celle du complexe militaro-industriel. La judiciarisation de nos vies ne fait*

qu'accroître son influence. » Et cela finit par l'éternelle question que se posent les libertaires : comment penser l'abolition de la prison ? Il nous est alors proposé quelques pistes autour du projet abolitionniste.

Le mensuel de la *Libre Pensée*, **La Raison** revient dans son numéro de mars 2009 (n° 539) sur deux faits historiques indéfendables pour nombre d'entre nous. D'abord l'ignoble et bien méconnue pendaison pour l'exemple de 19 soldats noirs lors d'une mutinerie au Texas en décembre 1917, cela dans un contexte raciste et de répression généralisée envers le mouvement syndicaliste des IWW (Industrial Workers of the World) et les idées politiques des « socialistes » et des anarchistes.

L'autre fait concerne les 306 soldats britanniques fusillés pour l'exemple durant la Première Guerre mondiale. Il y a près de trois ans, au terme d'une longue campagne, une « loi sur le pardon » était promulguée, réhabilitant de manière globale « les soldats de l'Empire britannique exécutés durant la Grande Guerre de 1914 à 1918, pour délit de lâcheté, de désertion... avoir jeté les armes ou frappé un officier supérieur ». À quand la même chose en France, même si nous n'accordons pas une importance considérable à ce genre de réhabilitation ?



Anartiste (*Les nouvelles libertaires* – n° 13 – novembre 2008) nous offre comme couverture et quatrième de couverture (et à l'intérieur) de magnifiques peintures d'Anne Van der Linden. Cette artiste qui vit et travaille actuellement à Saint-Denis, après de nombreuses expositions en France et à l'étranger, continue à déployer ses systèmes sexuels tous azimuts dans des performances, des films et surtout dans

ses dessins à la plume et ses incomparables toiles. À côté d'une longue réflexion sur l'oeuvre de cette artiste considérée par certains comme « le peintre de la cruauté », cruauté des individus et cruauté de la société, nous pouvons aussi relire le fameux discours intitulé « L'Anarchie » que prononça Elisée Reclus au sein de la loge maçonnique des Amis Philanthropes de Bruxelles en 1894.



Un nouvel espace anarchiste pourrait venir agrandir celui déjà existant de la librairie Publico à Paris ; bien sûr, si le financement nécessaire est au rendez-vous. Il pourrait servir à des réunions publiques, à un ciné-club, à des cycles de formation anarchiste, à des débats... **Le Monde libertaire** (n° 1551 – du 9 au 15 avril 2009) nous présente ce projet et l'avancement des souscriptions. Comme bien souvent, l'argent est le nerf de la guerre... sociale. En les aidant, vous vous aidez !

Voici un nouveau venu (n° 1 – printemps 2009) dans le petit monde de la presse alternative, **Rebetiko** (*Chants de la plèbe*). La phrase en exergue propose tout un programme que chacun appréhendera à l'aune de sa sensibilité politique : « *Il faut absolument mettre fin à cette sensation déprimante de gibier poursuivi, lui substituer l'allant du combattant sur des coups qu'il doit porter* ». Les pages centrales sont consacrées à l'affaire de Tarnac et à ce fameux « plateau insoumis ».

N'oublions pas Julien, dernier emprisonné des 9 inculpés de Tarnac, qui n'a pas la chance, comme nous, de pouvoir lire les revues de son choix. On peut lui écrire à :

Maison d'arrêt
(Julien Coupat, n° d'érou : 290 173)
42, rue de la Santé
75 674 PARIS Cedex 14

16 - Vous êtes cernés



Jean Estaque invite Joël Thépault

à **La maison du tailleur** du 18 avril au 31 mai, les deux derniers week-end du mois de 15h à 19h.

« Joël Thépault, sculpteur dit Monsieur T., vit et travaille à Gipouloux près de Cussac en Limousin. Face aux objets abandonnés, cassés ou usés, il s'interroge tel un ethnographe poète, en les transformant, en les mettant en scène au milieu de ses sculptures en bois, en calcaire ou en pierre. Il immobilise le temps, il condense le souvenir, occupe l'espace de ses indices, alimente nos rêves. Entre mémoire, ironie et dérision certaines sculptures semblent avoir été oubliées sur une grève après un long voyage, d'autres assemblages absurdes intriguent, questionnent. »
Laurence Maurand

Pour être informés des activités programmées à « La Maison du tailleur », envoyez vos coordonnées à : Jean Estaque, La Maison du tailleur, place de l'église 23 000 Savennes - Tel : 05 55 80 00 59 contact@lamaisondutailleur.fr www.lamaisondutailleur.fr

Tout foutre en l'air Ou la farce des grands de ce monde ! Invitation, triste constat... espoir !

Invitation oui ! Réservez votre soirée du vendredi 4 juin prochain à 20h30 pour une avant-première qui déménage. « Tout foutre en l'air » est le titre du dernier texte écrit et mis en scène à La Fabrique de Guéret par Filip Forgeau, directeur artistique de la saison culturelle. « Tout foutre en l'air », titre évocateur en ces périodes troubles, troublant sans aucun doute. C'est une farce politique, une satire pour renouer avec un genre qui rappelle Karl Valentin, Brecht, qui s'apparente également au style journalistique de Siné. Le théâtre est avant tout un spectacle vivant, reflet de notre société. Elle ne va pas bien, nous le savons tous... ou presque. Filip Forgeau a voulu mettre le doigt, sous couvert de satire, sur des points qui font mal : la répression, le retour d'une morale intégriste, le mépris, le cynisme qui se profilent devant nos yeux. Les personnages sont bien réels – même s'ils pourraient parfois paraître issus d'une imagination débordante. Les faits sont aussi tirés de prises de paroles publiques de ces hommes politiques qui n'ont plus de scrupules à dire l'ignominie. C'est un docu-fiction qui tente de démonter le mécanisme de la mise en place d'une révolte. De vous à moi, quel est notre seuil de tolérance ? À cette pièce sera associée une exposition qui mettra en exergue les sources de ce texte détenteur de vérités, risible, parfois grave aussi... presque libérateur !

Biographie - En 1987 Filip Forgeau a 20 ans et fonde la Compagnie du Désordre. Il écrit et met en scène la même année *Les Souffrances du jeune Werther* d'après Goethe, remarqué par Daniel Mesguich. À partir de là, débute sa carrière entre écriture, mises en scène et réalisations de films, quelques aller-retour entre la France et les USA d'où il reviendra en 1995 pour tourner son second long-métrage *Rita, Rocco et Cléopâtre* avec l'actrice Bernadette Lafont. Depuis trois ans, il est responsable de la programmation de la saison culturelle de la Fabrique à l'Espace Fayolle de Guéret.
Réservations à La Fabrique au 05 55 52 84 97.



Deuxième festival du documentaire politique et social en Creuse 12 - 13 juin à Royère-de-Vassivière

Programme complet encarté
dans ce numéro de Creuse-Citron

Où trouver Creuse-Citron ?

Aubusson :

Bar Au Fabuleux Destin, 6 rue Roger Cerclier.
Bar Volup'thé, 57, rue vieille.

Bussière Dunoise : Bar restaurant Le Tilleul
Champagnat / St Domet : Étang de la Naute.

Chaussidoux : Bar Restaurant La Stabu.

Chavanat La Roussille : Le Papillon rouge.

Eymoutiers : Librairie Passe-Temps.

Guéret :

Bar-tabac Le Balto, place du Marché.

Librairie Les Belles Images, rue E. France.

Librairie Au fil des pages, place du Marché

Bar-tabac Le Bolly, 2, rue Maurice Rollinat.

La Souterraine : Sandwicherie Le Damocless, 6, impasse St-Michel.

Limoges :

Local associatif Undersounds, 6, rue de Gorre.
Woodstock boogie bar, 18, av. Montjovis.

Royère : Bar L'Atelier.

Sardent :

Bar Chez Bichette.

Bar Chez Josiane.

Bar de Masmangeat

et bien sûr dans les manifs et rassemblements.

Creuse-Citron

s'adresse à tous ceux et celles qui luttent contre la falsification de l'information et la diffusion généralisée de l'idéologie libérale. C'est un journal indépendant et libertaire qui s'interdit toute exclusive et tout prosélytisme en faveur de telle ou telle organisation syndicale ou politique. Sur cette base nous publierons toutes les informations que vous nous ferez parvenir.

Ce journal est réalisé par le Collectif libertaire Creuse-Citron.



Courrier postal : Creuse-Citron
C/o CNT 23 BP 2 23 000 Sainte-Feyre
Courriel : creusecitron@free.fr

Numéro réalisé avec le logiciel libre
SCRIBUS. (www.scribus.net)
Plate-formes : Linux, MacOS X,
Windows



La copie et la diffusion des textes publiés dans ce journal sont libres et fortement encouragées. IPNS

Prix Libre

Nous vous proposons Creuse-Citron à prix libre. C'est, pour notre collectif, une démarche politique, non marchande, alors que par ailleurs, l'habitude est de payer le même prix, que l'on soit fortuné ou pauvre. Le prix libre n'est pas pour autant la gratuité : c'est donner la possibilité d'acquérir un même produit selon ses moyens et ses motivations.

Abonnements : voir page 12